

Après Michel Lejeune : l'anthroponymie et l'histoire de la langue grecque

In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 145e année, N. 1, 2001. pp. 157-173.

Citer ce document / Cite this document :

Morpurgo-Davies Anna. Après Michel Lejeune : l'anthroponymie et l'histoire de la langue grecque. In: Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 145e année, N. 1, 2001. pp. 157-173.

doi : 10.3406/crai.2001.16250

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/crai_0065-0536_2001_num_145_1_16250

APRÈS MICHEL LEJEUNE : L'ANTHROPONYMIE ET L'HISTOIRE DE LA LANGUE GRECQUE

PAR

M^{me} ANNA MORPURGO-DAVIES

CORRESPONDANT ÉTRANGER DE L'ACADÉMIE

1. La contribution de Michel Lejeune aux études de linguistique du grec ancien apparaît presque sans rivale. Sa *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien* (1972) demeure, trente ans après sa publication, l'ouvrage de référence sur le sujet, auquel on continue de se reporter. Ses tout premiers travaux qui portaient sur *Les adverbres grecs en -θεν* (1939), de même que ses *Observations sur la langue des actes d'affranchissement delphiques* (1940), ont constitué des apports majeurs à la morphologie, ainsi qu'à la syntaxe et à la dialectologie. On considérera néanmoins d'une plus grande valeur encore les articles qu'il a colligés dans les quatre volumes de ses *Mémoires de philologie mycénienne* (1958-1997). Ceux-ci forment en effet le fondement-même de la linguistique mycénienne et parviennent à mettre de l'ordre dans un sujet très complexe, qu'il est alors possible de mieux comprendre. Les données mycéniennes y sont considérées dans leur contexte grec, ce qui conduit à mettre en lumière dans quelle mesure elles contribuent, de façon équivalente, tant à permettre notre compréhension des textes en Linéaire B qu'à préciser l'histoire même du grec¹.

Pour résumer d'un mot : la première impression qui frappe l'esprit lorsque l'on considère l'œuvre du maître, c'est qu'il n'existe aucun domaine de la linguistique du grec que Michel

1. Les références exactes jusqu'en 1993 peuvent être consultées dans M. Lejeune. *Notice biographique et bibliographique* (Centre international de Dialectologie générale. Biobibliographies et exposés, N. S. 3), Louvain, 1993. Pour la période ultérieure, on se reportera aussi à l'importante addition que constitue M. Lejeune, *Mémoires de philologie mycénienne. Quatrième série (1969-1996)*, Rome, 1997.

Lejeune n'ait abordé et auquel il n'ait laissé sa marque soit en dénouant, dans son style inimitable, des hypothèses embrouillées, soit en découvrant de nouvelles données jusqu'alors inexploitées, ou bien encore en proposant de nouvelles interprétations, toujours originales, permettant de reconsidérer un problème posé. En d'autres termes, quiconque se consacre aujourd'hui à la linguistique du grec ne peut faire l'économie de prendre en compte les travaux de Michel Lejeune et, tout aussi souvent, en arrive à la conclusion qu'il n'est pas facile d'aller au-delà des avancées qui lui sont dues : car soit les résultats auxquels il est parvenu apparaissent comme définitifs, soit il faut bien se rendre à l'évidence que nous ne disposons pas d'informations permettant de les améliorer.

Encore cette présentation d'ordre général mérite d'être nuancée. Il existe en effet un domaine de la linguistique du grec qui n'a pas retenu l'attention de Michel Lejeune ou pour tout le moins auquel il n'apporta pas une large contribution : celui de l'étude de l'anthroponymie grecque. Nous sommes en droit de nous demander pourquoi. Le fait que Michel Lejeune se soit consacré en tout premier lieu à la linguistique historique et que peu de linguistes de cette spécialité s'intéressent à l'anthroponymie peut tenir lieu de première réponse. On sait que si l'objectif de la linguistique historique est de poursuivre l'étude du lexique par le biais de l'analyse aussi bien des évolutions sémantiques que phonologiques qui se sont produites au fil du temps, dans le cas de l'anthroponymie ce type de démarche n'est pas de mise. En guise d'illustration, disons qu'il n'est alors guère pertinent de se demander si la signification de Denis a évolué durant les deux derniers siècles et qu'on ne saurait tirer parti d'une similarité de signification pour argumenter en faveur ou contre l'existence d'un lien étymologique unissant Denis et Dionysos... D'un autre côté, les hellénistes français s'inscrivent dans une tradition de longue date vouée à l'étude de l'anthroponymie. Antoine-Jean Letronne est à juste titre considéré comme le père de cette tradition et on relèvera que Michel Lejeune fut régulièrement en relation avec Louis Robert et son école, pour qui les études d'onomastique constituaient un domaine essentiel de l'étude de l'histoire grecque ; et Olivier Masson, qui fit de l'onomastique grecque l'une de ses passions motrices, était intellectuellement parlant aussi proche de Michel Lejeune que de Louis Robert. Il en ressort que lorsqu'on s'intéresse à un helléniste français de grande envergure, tel Michel Lejeune, il est besoin de découvrir une raison supplémentaire pour expliquer son apparent manque d'intérêt pour l'onomasti-

que grecque. Mais en réalité le problème mérite d'être recadré car Michel Lejeune lui-même était loin d'être étranger aux études d'onomastique. De fait, cinq de ses articles ainsi qu'un ouvrage paru en 1974 sont dédiés à l'onomastique vénète, et un second livre paru en 1976 traite d'onomastique osque ; par ailleurs on dénombre dans son œuvre quelques contributions fondamentales à l'étude des noms lépontiques et gaulois. En revanche, pour le grec, on ne repérera qu'un article consacré aux noms indigènes et grecs d'Entella et trois autres articles sur les noms de personnes mycéniens – dont l'intérêt de deux d'entre eux vient d'être révélé à l'occasion de la découverte de nouvelles tablettes thébaines. En d'autres termes, on trouve plus qu'on ne puisse dire sur l'onomastique dans l'œuvre de Michel Lejeune, pourvu que l'on ne veuille pas se focaliser sur le grec ancien. Car dans le cas contraire, le problème devient plus aigu, et l'on peut légitimement se demander pourquoi Michel Lejeune, qui a beaucoup plus écrit sur le grec ancien que sur tout autre langue, a-t-il alors si peu écrit sur l'onomastique grecque ?

A l'évidence cette question peut être envisagée d'un point de vue historiographique ou personnel. D'un côté, Michel Lejeune est désormais entré dans l'histoire de la linguistique grecque ; et la tâche nous revient de comprendre ce qui provoquait chez lui le choix de ses sujets d'études. D'un autre côté, pour un certain nombre de linguistes se consacrant à l'étude de l'histoire du grec ancien, les travaux de Michel Lejeune fournissent un évident point de départ, non seulement parce qu'aucun autre savant que lui n'était capable de donner un exposé plus clair sur l'état d'une question, mais aussi car chacun de ses articles ou de ses ouvrages offre un modèle de méthode. Lorsqu'il y a quelques années j'ai découvert à quel point il y avait à apprendre, en termes linguistiques, des études d'onomastique en général et de l'onomastique grecque en particulier, comme toujours je me suis tournée vers Michel Lejeune, mais pour la première fois mon attente fut déçue, car trop peu de travaux avaient été publiés pour me fournir ce que je réclamais. Une fois de plus je devais me demander quelle en était la raison. La réponse apportée découlera, du moins je l'espère, de ce qui suit, mais nous pouvons anticiper quelque peu. De fait, dans ses travaux d'onomastique², Michel Lejeune s'est régulièrement occupé de langues pauvrement attestées – le vénète, l'osque, le lépontique – en vue de citer des exemples évidents. Parmi ces langues rares, la mieux connue est sans doute

2. M. Lejeune, *L'anthroponymie osque*, Paris, 1976, p. 6.

l'osque, quoique même dans ce cas la documentation apparaissent extrêmement fragmentaire. Dans la première partie de son ouvrage traitant de l'onomastique osque, Michel Lejeune affirmait que toute description anthroponymique doit prendre en considération d'une part « les structures de la désignation » et de l'autre le matériel utilisé ; par conséquent, son analyse était conçue avec une partie systématique suivie d'une partie onomastique. La première visait à expliquer comment s'opère la désignation aux différentes phases suivantes : nom simple, nom + patronymique, nom + *gentilicium* – l'introduction du dernier type révélant un haut niveau de romanisation ; la seconde à produire une analyse linguistique du témoignage à disposition, les noms pouvant être étudiés du point de vue de leur formation, de leur origine et de leur lien avec d'autres termes lexicaux. Sur la base d'une analyse complète, il devenait alors possible de poser des questions d'ordre plus général : le changement de la structure de désignation indiquée ci-dessus s'accompagne-t-il d'une modification des noms concrets ? Et en ce cas est-ce que ce sont les *praenomina*, les *nomina* ou les *gentilicia* qui se trouvent concernés ?

Évidemment, il s'agissait ici de mettre en relation l'évolution des systèmes de désignation et celle des noms eux-mêmes avec les processus sociaux qui conduisirent à la disparition de la culture osque sous le choc de la romanisation. Aujourd'hui, si l'on considère le cas de l'osque et même plus encore dans le cas du vénète et du lépontique, il apparaît possible à un chercheur seul de rassembler et d'analyser, si ce n'est la totalité, du moins la plus grande partie du matériel disponible. Que le matériel soit suffisamment instructif ou non doit être évalué cas par cas ou langage par langage. Pour l'osque par exemple, Michel Lejeune observait dans son ouvrage cité n. 2 que le système de désignation général demeurait uniforme sur la plus grande partie du territoire où l'osque était parlé, bien que les particularités onomastiques aient pu varier en fonction du lieu où les noms sont attestés. En revanche, si nous comparons l'osque et le grec, la situation apparaît différente et si Michel Lejeune n'aurait eu aucune difficulté à déterminer la « structure de désignation » en œuvre en grec ancien, il lui aurait semblé impossible de donner une explication adéquate des caractéristiques onomastiques, car le matériel conservé est à la fois trop abondant et trop dispersé.

Une partie de la difficulté rencontrée alors tirait son origine du fait que la définition même des questions envisagées était insuffisante pour qu'elles puissent être posées. Certes, pour l'osque et le vénète, il était possible de considérer l'ensemble des témoignages

recueillis, d'identifier alors quelques modèles et de décider quelle information on pouvait tirer de façon pertinente de ces derniers. En revanche, pour le grec ancien, étant donné le nombre considérable des noms fournis par les inscriptions et les textes littéraires, une telle tâche était impensable et, même s'il était bien sûr possible d'analyser des noms de personnes, des généralisations n'apparaissaient guère aisées à proposer. Un érudit de la veine de Michel Lejeune ne se serait jamais permis de généraliser à partir d'une évaluation inadéquate des témoignages, c'est-à-dire sans avoir eu entre les mains un vrai répertoire des noms conservés. Et même si les *Personennamen* de F. Bechtel (1917)³ fournissaient, de son temps, un répertoire de ce type, son insuffisance était notoire : une seule référence était fournie pour chaque nom et les questions de diffusion géographique et chronologique demeuraient ignorées. D'où le paradoxe qui veut que, jusqu'à une date très récente, le travail mené par Michel Lejeune pour l'osque et le vénète ne pouvait être conduit pour le grec ancien, non pas faute de témoignages, mais en raison de leur trop grand nombre – qui empêchait une assimilation et une classification suffisantes et par voie de conséquence leur récupération. Ce n'est pas par hasard que trois des quatre articles écrits par Michel Lejeune sur les noms grecs concernent le mycénien, c'est-à-dire encore une langue fragmentaire.

2. Si nous cherchons à savoir dans quelle direction il nous est permis d'engager nos pas à la suite de Michel Lejeune dans l'étude de l'histoire du grec ancien, il appert que l'anthroponymie grecque constitue l'un des domaines vers lequel nous pouvons nous diriger. En effet, depuis lors, la situation a changé puisque les témoignages sont lentement devenus disponibles sous une forme récupérable grâce au travail des éditeurs du *Lexicon of Greek Personal Names*. Avec ce travail est offert à la communauté scientifique une série de volumes (quatre sont parus jusqu'ici, deux sont à l'heure actuelle en préparation et d'autres en prévision) qui fournissent la liste, région par région, des noms de personne historiques, depuis les premiers témoignages alphabétiques (les données mycéniennes ne sont pas prises en ligne de compte) jusqu'aux environs de 400 ap. J.-C.⁴

3. F. Bechtel, *Die historischen Personennamen des Griechischen bis zur Kaiserzeit*, Halle, 1917.

4. P. M. Fraser et E. Matthews éd., *A Lexicon of Greek Personal Names*, vol. I : *The Aegean Islands, Cyprus, Cyrenaica*, Oxford, 1987 ; vol. II : *Attica*, M. J. Osborne et S. G. Byrne éd., Oxford, 1994 ; vol. IIIA : *The Peloponnese, Western Greece, Sicily and Magna Graecia*, Oxford, 1997 ; vol. IIIB : *Central Greece : From the Megarid to Thessaly*, Oxford, 2000.

Pour chaque nom toutes les références attestées, assorties du lieu et de la date, s'ils sont connus, sont procurés. Autrement dit, la liste des noms y donne les titres pour les *lemmata* du lexique, sans compter que sous chaque titre prend également place une liste d'individus connus par le biais des sources littéraires ou bien, plus fréquemment encore, par les témoignages épigraphiques. Cela signifie que nous pouvons savoir pour chaque nom quel était son caractère populaire, qui le portait et quand, ou bien quel était sa répartition géographique. Le lexique n'offre aucune informations de nature linguistique, néanmoins il est toujours possible de se reporter à l'ouvrage de Betchel et bien sûr aux trois volumes inestimables de l'*Onomastica graeca selecta* d'Olivier Masson⁵. Cependant, ce que le lexique apporte implicitement – et apportera même de façon meilleure lorsque les deux prochains volumes sortiront des presses –, c'est une vue d'ensemble de l'onomastique grecque. Au même moment, alors que les dates des noms sont pour la plupart disponibles, il nous est permis d'identifier des évolutions dont nous ne serions sinon qu'à peine conscients. Par exemple, pourquoi les noms en -εύς tel 'Αχιλλεύς, etc., sont-ils statistiquement extrêmement rares lors de la période post-homérique, mais commencent à réapparaître sous l'Empire romain ? Jusqu'à la parution du lexique, il n'existait pas de méthode permettant d'acquérir ce type de renseignement sur un territoire étendu. Ainsi, si les nouvelles données ne résolvent pas les problèmes, parfois elles les créent. Désormais il nous faut donc comprendre pourquoi les noms en -εύς, très fréquents au II^e millénaire (voir les données mycéniennes), disparaissent-ils à l'époque post-homérique, mais aussi pourquoi ils sont de nouveau attribués sous l'Empire romain⁶.

Traditionnellement, les noms de personnes ont servi aux historiens pour leur permettre soit de définir l'ethnie de certains individus ou groupes d'individus soit pour suivre *e. g.* des modèles de colonisation ; en d'autres termes, ils ont fournis un matériel qui a permis de reconstituer des événements historiques ou culturels. Les linguistes se sont, plus normalement, intéressés aux étymologies et à la survivance de matériaux lexicaux ou phraséologique au sein de formations fossilisées. Désormais l'une des

5. O. Masson, *Onomastica graeca selecta* (introduction et index de C. Dobias et L. Dubois), I-II, Paris, 1990 ; III, Paris, 2000.

6. Cf. A. Morpurgo Davies, dans S. Hornblower, E. Matthews, *Greek Personal Names. Their Value as Evidence*, Oxford, 2000, p. 35 sq. Pour 'Αχιλλεύς, nous pouvons nous référer au total à neuf individus mentionnés dans des inscriptions attiques ; sept d'entre eux vivaient à l'époque impériale, deux au I^{er} siècle av. J.-C.

particularités importantes de l'étude des noms de personne concerne la manière avec laquelle ils ont, ou non, pris place dans le lexique usuel. D'un point de vue diachronique, il s'agit de savoir si les mêmes principes déterminant les modifications de la langue s'appliquent également dans le cas de l'évolution des noms de personnes ; d'un point de vue diatopique, nous pouvons aussi chercher à savoir si la répartition dialectale des traits spécifiquement linguistiques affecte les noms de personnes de la même manière que les termes lexicaux. Et les deux points de vue peuvent être combinés si nous nous demandons si les noms ou les traits onomastiques se propagent et se développent de la même manière que les traits lexicaux et les isoglosses. Aujourd'hui, ce type d'étude est en train de devenir possible d'une façon qui n'était guère envisageable auparavant.

Pour le moment, je voudrais aborder en termes plus spécifiques la dernière question évoquée. Naturellement je ne pourrai y répondre en ces lieux de manière circonstanciée, mais je tenterai d'illustrer néanmoins une partie du travail qui peut être accompli. Quant à une analyse plus détaillée, je la laisse à une prochaine étude⁷.

3. La grande variété dialectale du grec ancien apparaît comme l'un de ses caractères les plus remarquables. Certes, beaucoup de langues, et même toutes les langues, possèdent des dialectes, mais les « dialectes » grecs ne sont pas de la même nature que les dialectes français ou anglais modernes. Rappelons qu'en Grèce il n'existait pas de langue commune ou vernaculaire avant l'apparition de la *koinè* ; chaque région, chaque ville parlait et écrivait dans son dialecte et chacun de ces « dialectes » était doté du même statut, voire du même prestige. Il serait d'ailleurs peut-être préférable de ne pas parler de dialecte béotien ou de dialecte attique, mais plus justement de langue béotienne et de langue attique. Ce sont ces dialectes ou ces langues que la colonisation va diffuser très loin de leur lieu d'origine ; d'où le corollaire suivant : à partir de ce moment-là les dialectes ne sont plus déterminés par la géographie et parler l'un ou l'autre dialecte peut recouvrir une portée qui n'est plus seulement linguistique. Est-ce qu'en Grèce les dialectes peuvent définir des groupes ethniques ? Est-ce que les groupes ethniques considéraient leur dialecte comme une marque d'identité ? Telles sont les

7. Une version plus approfondie va paraître dans les Actes du IV^e Colloque international de Dialectologie grecque tenu à Berlin au mois de septembre 2001.

questions qui affleurent alors. D'un autre côté, si tout le monde parlait un dialecte et s'il n'existait pas une langue commune, pourquoi donc les Grecs commencèrent-ils à parler d'une langue grecque (Ἑλλάς, Ἑλλάς γλῶττα) à partir du ^ve siècle av. J.-C., voire même plus tôt peut-être ? Comme on le voit, il s'agit d'une question de perception synchronique : d'une part, les dialectes sont des langues indépendantes et, d'autre part, il apparaît qu'ils font partie d'une même langue, même si cette langue n'existe pas.

Ces questions ont été discutées fort longtemps, mais on s'est surtout intéressé alors à la phonologie, à la morphologie et au lexique, les linguistes oubliant souvent l'anthroponymie. Est-ce que les anthroponymes sont les mêmes à travers toute la Grèce ou se rencontre-t-il des différences régionales et dialectales ? Les anthroponymes comme les mots du lexique possèdent une phonologie et une morphologie. On voit que, comme pour les mots du lexique, cette phonologie et cette morphologie présentent des aspects dialectaux qui changent selon les régions. Mais les anthroponymes, à la différence des mots du lexique, sont choisis intentionnellement par les parents qui doivent nommer un enfant. C'est ce côté intentionnel et conscient qui donne aux noms de personne un statut différent des autres mots ; lorsqu'on s'intéresse à la façon dont la langue change, on songe à des changements graduels et inconscients, mais si l'anthroponymie change c'est peut-être en raison d'un mélange de décisions conscientes et de processus linguistiques habituels. Le linguiste doit se demander si l'étude de cette évolution complexe peut nous enseigner quelque chose sur la motivation même du changement linguistique. Le socio-linguiste et l'historien de leur côté peuvent employer les mêmes données pour apprendre quelque chose sur la motivation des choix faits par les locuteurs et par conséquent sur la façon selon laquelle ils percevaient leur identité ethnique.

Il est possible de poser ces questions d'une façon plus concrète en se rapportant à l'acte de nommer. Pour nommer un bébé, les parents doivent choisir un nom. Préfèrent-ils, dans certaines régions, certains noms ? Existait-il en Grèce une anthroponymie unifiée ou bien les anthroponymes changeaient-ils avec les dialectes ? Les parents doivent choisir le nom mais aussi la forme du nom. Cette forme se trouvait-elle être celle du dialecte et changeait-elle lorsque le dialecte changeait ? Pour le linguiste il y a là une question importante : peut-on dire que l'étude des anthroponymes relève de l'étude des dialectes ?

Pour le socio-linguiste, se dégage, dans ces études, la possibilité d'entrevoir de quelle manière les locuteurs peuvent être conscients des choix linguistiques qu'ils sont en train d'actualiser.

4. Grâce aux nouvelles données publiées dans le *Lexicon of Greek Personal Names*, nous commençons à entrevoir la possibilité de répondre aux questions évoquées ci-dessus. Pour la forme, il est évident qu'avant l'apparition de la *koinè*, les caractères phonologiques des anthroponymes étaient ceux-la mêmes du dialecte local. Ainsi trouvons-nous le nom Δήμων en Ionie et en Attique, Δάμων ou Δάμουν (Thessalie) ailleurs ; Λιουσίας en Béotie, Λυσίας en Attique ; en Thessalie Πετθαλός est usuel au IV^e-III^e siècle av. J.-C., en Attique Θετταλός.

Il en est de même pour la morphologie ; les anthroponymes présentent la même inflexion dialectale que les substantifs : en Attique nous rencontrons un génitif en -ου pour les noms comme Lysias, mais ailleurs il est plus habituel de trouver une forme en -α. De même, les noms portés par les étrangers se trouvent modifiés dans le sens du dialecte local ; L. Threatte⁸ note à ce propos qu'à Athènes le nom Ἀρύββας a pour accusatif Ἀρύββαν (avec un α non-attique), mais pour génitif Ἀρύββου, forme qui n'existe seulement qu'en attique. Ici les anthroponymes et le lexique vont de pair. Néanmoins, lorsque le dialecte est remplacé par la *koinè*, les noms peuvent conserver leur phonologie originelle. En Arcadie nous trouvons dans *IG V², 11* (Tégée, III^e s. av. J.-C.) Εὐδοξίδας avec [ā], mais τύχη et τῆ πόλει avec [ē] < [ā] et d'une manière générale, en Arcadie, les noms de personne gardent le -α- des dialectes qui ne sont ni ioniens ni attiques⁹. Si les mots du lexique ont adopté les formes nouvelles, en revanche les anthroponymes semblent en quelque sorte plus conservateurs. Le phénomène n'est d'ailleurs pas limité à la *koinè*. Aristarque lisait dans Homère (E 542, 549) un même nom avec deux formes différentes : Ὀρτίλοχος pour le grand-père et Ὀρσίλοχος pour le petit-fils – où la forme avec -τι- est certainement plus conservatrice que celle avec -σι-. On peut douter de ce choix textuel¹⁰, mais on doit noter que pour le grammairien d'Alexandrie cette alternance était possible, même si tel n'était pas le cas pour Homère.

8. *The Grammar of Attic Inscriptions II. Morphology*, Berlin 1996, p. 82 sq.

9. Cf. A. Morpurgo Davies, *op. cit.* (n. 6), p. 26 sqq.

10. La tradition manuscrite n'est pas unitaire et J. Wackernagel, *Sprachliche Untersuchungen zu Homer*, Göttingen [1916] 1970, p. 236 n. 1, soutient qu'on devrait avoir le même nom pour les deux.

On peut maintenant commencer à illustrer les différentes façons d'être conservateur ou innovateur dans l'anthroponymie.

5. Ce sont certainement des choix locaux qui expliquent la forme prise par les anthroponymes : avec *-α-* ou *-η-*, avec *-τι-* ou *-σι-*, etc. Mais de quelle façon les noms eux-mêmes sont-ils choisis ? Existe-t-il un répertoire unifié des anthroponymes grecs qui puisse nous benir en aise ?

La partie publiée du *Lexicon of Greek Personal Names* nous fournit pour chaque volume un grand nombre d'anthroponymes différents qui correspondent à un nombre beaucoup plus important d'individus. Plus exactement nous dénombrons dans le volume I (Les îles égéennes, Chypre, Cyrène) 66489 individus et 13018 anthroponymes ; dans le volume II (Attique) respectivement 62361 et 8332 ; dans le volume IIIA (Péloponnèse, Grèce occidentale, Sicile, Grande Grèce) 43261 et 11032 ; dans le volume IIIB (Grèce Centrale) enfin, 43456 et 9603. Par conséquent nous disposons de suffisamment de données pour comparer le degré de popularité des noms dans les régions passées en revue par le *Lexicon*. On peut alors proposer des dénombrements à peu assurés, les éditeurs ayant mis en ligne sur internet des statistiques très utiles (<http://www.lgpn.ox.ac.uk>). Le tableau que nous présentons ici (fig. 1) ne tient pas compte des différences phonologiques dialectales¹¹, mais il offre un aperçu des anthroponymes les plus fréquemment rencontrés dans les quatre volumes publiés du *Lexicon of Greek Personal Names*. Les noms y figurent classés par ordre décroissant de popularité, avec le nombre d'individus s'appelant ainsi cité entre parenthèses. Lorsque les éditeurs de *Lexicon of Greek Personal Names* nous ont donné un indice de popularité, nous l'avons indiqué à gauche du nom sous forme de numéro ; sinon, des lettres (X, XX, XY, etc.) prennent la place du nombre inscrit.

La première impression qui ressort de la lecture du tableau est celle d'une grande uniformité onomastique. Partout le nom le plus répandu est celui de Διονύσιος (il est porté par 1103 individus en Attique). Par ailleurs, les douze noms les plus fréquents, par exemple à Athènes, se retrouvent dans tous les autres volumes et cinq d'entre eux (Διονύσιος, Δημήτριος, Φίλων, Θεόδωρος, Ήρακλείδης) sont classés dans tous les volumes parmi les douze noms les

11. Les différences de phonologie sont remarquables. On peut comparer, par exemple, les formes différentes du nom Θεόδωρος, qui s'écrit aussi Θέδωρος, Θεόδουρος, Θεύδωρος, Θιόδουρος, Θιόδωρος. Les formes de Διονύσιος sont citées plus en bas.

Vol. II (Attique)	Vol. I (Îles, Chypre, Cyrénaïque)	Vol. IIIA (Péloponnèse, Grèce Occidentale, Sicile, Grande Grèce)	Vol. IIIB (Grèce Centrale)
1 Διονύσιος (1103)	1 Διονύσιος (608)	1 Διονύσιος (313)	1 Διονύσιος (389)
2 Δη/αμή/άτριος (784)	2 Ἄπολλώνιος (532)	2 Ἀλέξανδρος (234)	2 Φίλων (310)
3 Ζώσιμος (575)	3 Δη/αμή/άτριος (508)	3 Φίλιππος (198)	3 Ἀρίστων (297)
4 Ἀπολλώνιος (574)	4 Θε/ί/ό/ύδωρος (370)	4 Ἀρίστων (197)	4 Δά/ήμων (281)
5 Ἀφροδίσιος (473)	5 Φίλων (315)	5 Ἡρακλείδα/ης (182)	5 Νίκων (240)
6 Ἀλέξανδρος (364)	6 Ἀρίστων (253)	6 Φίλων (182)	6 Κλέων (230)
7 Ἀσκληπιάδης (344)	7 Ἀλέξανδρος (242)	7 Λέων (176)	7 Ἀπολλόδωρος (229)
8 Φίλων (311)	8 Ἀπολλόδωρος (237)	8 Δη/αμή/άτριος (172)	8 Ξένων (220)
9 Θε/ί/ό/ύδωρος (310)	9 Ἡρακλείδα/ης (207)	9 Ἀπολλώνιος (168)	9 Δη/αμή/άτριος (217)
10 Ἡρακλείδα/ης (265)	10 Παράμονος (207)	10 Θε(ί/ό/ύ)δωρος (155)	10 Παράμονος(197)
11 Ἀπολλόδωρος (263)	11 Ἀριστόδαμος (195)	11 Καλλικράτης (150)	11 Θε(ί/ό/ύ)δωρος (192)
12 Καλλίας (262)	12 Διογένης (195)	12 Νίκανδρος (142)	12 Ἡρακλείδα/ης (176)
-----	-----	-----	-----
15 Νικίας (235)	13 Φίλιππος (194)	13 Νικίας (139)	16 Ἀλέξανδρος (152)
20 Ἀρίστων (203)	18 Νικίας (170)	18 Νίκων (121)	17 Νικίας (147)
25 Διογένης (183)	24 Ζώσιμος (153)	22 Ζώσιμος (117)	18 Καλλικράτης (143)
31 Νίκων (170)	25 Καλλικράτης (148)	27 Ξένων (104)	21 Φίλιππος (137)
36 Φίλιππος (157)	27 Ἀσκλα/ηπιάδα/ης (145)	30 Κλέων (98)	22 Καλλίας (133)
56 Καλλικράτης (127)	42 Νίκων (129)	35 Ἀπολλόδωρος (93)	24 Λέων (129)
58 Παράμονος (121)	X Νίκανδρος (88)	37 Διογένης (89)	27 Σωκράτης (126)
X Λέων (95)	XX Κλέων (87)	[55] Δά/ήμων (74)	44 Ἀπολλώνιος (103)
XX Κλέων (69)	XV Ξένων (84)	[57] Καλλίας (73)	X Νίκανδρος (88)
XV Ξένων (67)	XW Ἀφροδίσιος (83)	68 Ἀσκλα/ηπιάδα/ης (67)	XX Ζώσιμος (83)
XW Νίκανδρος (59)	XY Δά/ήμων (81)	84 Ἀφροδίσιος (57)	XY Ἀφροδίσιος (64)
XY Δά/ήμων (43)	XZ Λέων (76)	X Παράμονος (10)	XW Ἀσκληπιάδης (43)
	XZZ Καλλίας (58)		XZ Διογένης (40)

FIG. 1. – les douze noms les plus fréquents dans les volumes du *Lexicon*.

plus populaires. Naturellement il existe des différences dialectales dans la phonologie, même si nous les avons passées sous silence ; on doit se rappeler que pour le seul nom de Dionysios nous trouvons au moins six formes différentes dans le volume IIIB (Διονύσιος, Διονιούσιος, Διονούσιος, Διωνιούσιος, Διωνούσιος, Διωνύσιος). Dans la situation dialectale grecque que nous venons d'esquisser, les différences phonologiques sont attendues, mais cette uniformité dans le choix des anthroponymes est surprenante. Doit-on en déduire que le choix des noms n'était pas déterminé par les différences linguistiques et ethniques et que toute la Grèce employait les mêmes anthroponymes ? Avant d'accepter cette conclusion, on se demandera si cette uniformité ne résulte pas de notre fait. En effet, les données statistiques que nous venons d'analyser portent sur douze siècles. Mais que se passait-il donc lors de la période plus ancienne où il n'existait pas encore de langue standard ? Les textes plus anciens (VIII^e-V^e s. av. J.-C.) nous donnent pour les mêmes anthroponymes une distribution différente, comme suit :

- a. Διονύσιος : vol. II (Attique) : environ 20 individus ; vol. I (Îles, Chypre, Cyrène) : 3 ; vol. IIIA (Péloponnèse, etc.) : 6 ; vol. IIIB (Grèce centrale) : 4. Soit environ 33 personnes sur un total de 2413 individus dénommées Διονύσιος et recensées pendant toute la période allant du VIII^e siècle av. J.-C. au V^e s. ap. J.-C. ;
- b. Δημήτριος/Δαμάτριος : vol. II : 17 individus ; vol. I : 1 ; vol. IIIA : --- ; vol. IIIB : 3. Soit environ 20 personnes sur un total de 1681 individus s'appelant Δημήτριος ;
- c. Ἡρακλείδης, Ἡρακλείδας : vol. II : 10 (?) ; vol. I : 2 ; vol. IIIA : 9 ; vol. IIIB : ---. Soit environ 21 personnes sur un total de 830 individus qui portent ce nom ;
- d. Θε(ύ)δωρος/Θε(ύ)δωρος : vol. II : 19 ; vol. I : 5 (?) ; vol. IIIA : 3 ; vol. IIIB : 3. Soit environ 30 personnes sur un total de 1027 individus ainsi dénommés ;
- e. Φίλων : vol. II : 25 ; vol. I : 13 ; vol. IIIA : 5 ; vol. IIIB : 2. Soit environ 45 personnes sur un total de 1118 individus qui s'appellent de ce nom.

Envisagées de cette façon les données onomastiques ne semblent plus aussi surprenantes que précédemment. De fait, nous ne sommes plus accablés par le nombre d'attestations du même nom dans toute la Grèce et l'idée d'une unanimité grecque dans le choix des anthroponymes n'apparaît plus autant séduisante – sans compter que pour la période archaïque nous ne disposons pas de suffisamment de données pour être certain. Pourtant, on est

encore plus sérieusement saisi par le doute lorsque l'on considère la distribution des deux noms suivant pour la période considérée : f. Ἀπολλώνιος : vol. II : 1 ; vol. I : --- ; vol. IIIA : --- ; vol. IIIB : ----. Soit 1 individu sur un total de 1377 personnes portant ce nom ; g. Ἀλεξάνδρος : pas d'exemples anciens dans les vol. I, II, IIIA et IIIB ; 3 individus au IV^e siècle av. J.-C., pour un total de 992 personnes. On rappellera que le nom est pourtant ancien, puisqu'on le trouve chez Homère et que le féminin Alexandra existe en mycénien ; mais évidemment le succès de ce nom fut plus tardif pour les raisons historiques que l'on sait.

On est alors tenté de conclure de façon négative. Beaucoup des noms que nous avons évoqués sont anciens mais relativement rares. Leur succès fut plus tardif et la prétendue uniformité onomastique du territoire grec n'existait pas encore durant la période classique. Notre prochain objectif visera à comprendre la distribution des anthroponymes sur le territoire grec à cette époque et à entrevoir si des différences dialectales identiques aux différences rencontrées dans le lexique se rencontrent. Nous débuterons par l'exemple d'un nom mentionné dans notre tableau, dont la distribution géographique apparaît surprenante.

6. L'anthroponyme Παράμονος se classe à la dixième position dans la liste des noms les plus populaires du vol. I du *Lexicon of Greek Personal Names* : 207 personnes portent ce nom. En Grèce centrale (vol. IIIB), il en va de même : il se place en dixième position avec 197 individus. En Attique, il apparaît moins fréquent : il est au cinquante-huitième rang avec 137 individus. Plus remarquables sont les données fournies par le vol. IIIA (Péloponnèse, Grèce occidentale, Sicile et Grande Grèce), puisqu'on ne le rencontre que seulement dix fois, sept fois dans le Péloponnèse et trois fois en Illyrie et à Céphalonie. On trouve aussi un individu qui s'appelle Πάρμονος au II^e siècle av. J.-C. en Épire. Cet exemple est relativement ancien ; la plupart des textes sont tardifs. Nous sommes ici en présence d'un autre témoignage des différences onomastiques entre les régions grecques, mais le contraste est si grand, même à l'époque tardive, qu'il faut tâcher de l'expliquer.

Si nous considérons les données fournies par le *Lexicon of Greek Personal Names* de plus près, nous trouvons une distribution qui donne matière à penser. Le vol. I (Îles, Chypre, Cyrénaïque) mentionne 207 individus de ce nom ; la vaste majorité d'entre eux vient d'Eubée, les autres attestations étant sporadiques et très tardives. En Eubée au contraire 155 individus s'appellent Παράμονος à partir du V^e siècle av. J.-C. En Attique (vol. II)

Παράμωνος apparaît en général dans des textes tardifs, même si nous connaissons deux exemples du IV^e siècle. Parmi les nombreux exemples (199) de Παράμωνος (197) ou Πάρμωνος (2) en Grèce centrale, la majorité (155) sont attestés en Béotie. La première attestation (IV^e s.) est d'Oropos, une ville ayant d'abord appartenu à l'Eubée, puis à la Béotie et, enfin, à Athènes.

La distribution du nom semble assez claire. Celui-ci doit provenir d'Eubée, d'où il a connu une diffusion remarquable, tout d'abord à Oropos, qui d'un point de vue politique et linguistique était à l'origine une ville eubéenne, et de là en Béotie, en Thessalie, à Delphes, etc. D'Oropos le nom est passé ensuite à Athènes, mais il s'est arrêté là et n'a jamais eu de succès au Péloponnèse. L'Eubée est clairement son lieu d'origine, car l'autre lieu concurrent, la Béotie, doit être exclus. En effet, non seulement les données attestées y sont plus tardives qu'en Eubée, mais en outre la forme du nom lui-même apparaît signifiante, car un nom véritablement béotien aurait pris la forme Πάρμωνος – et en effet nous trouvons deux exemples tardifs d'une forme Πάρμωνος en Thessalie. Évidemment la forme a été ici adaptée au dialecte.

Les faits sont assez clairs, mais une question reste encore à poser. Y a-t-il une morale dans cette histoire ? Doit-on en déduire que la diffusion d'un anthroponyme est liée à un processus semblable à celui de l'emprunt lexical ? Avant de répondre, nous allons présenter un autre exemple de diffusion généralisée : celui des composés en -γείτων.

7. Louis Robert¹² avait remarqué en son temps que les colonies de Mégare sur le Pont-Euxin offraient nombre d'anthroponymes composés avec -γείτων et suggéré que ces noms devaient provenir de Mégare et de Béotie, mais il ne disposait pas alors de la possibilité d'en étudier la distribution et de valider son hypothèse. Les ressources du *Lexicon of Greek Personal Names* nous donnent désormais de nombreux exemples de composés en -γείτων (comme Ἀριστογείτων) et en -γείτος (comme Ἀριστόγείτος). Observons comment ils sont distribués sur la carte géographique et voyons si l'hypothèse de Louis Robert peut être soutenue.

Dans les quatre volumes, les données se répartissent comme suit :

12. « Les inscriptions grecques de Bulgarie », *Revue de Philologie*, 1959, p. 231 (= *Opera minora selecta*, vol. 5, Amsterdam 1989, p. 261).

– Vol. I (Îles, etc.) : 11 noms en -γείτων (56 personnes) à partir du 5^e siècle av. J.-C. : Ἀριστογείτων, Διογείτων, Εὐγείτων, Θεογείτων/Θευγείτων, Ἡρογείτων, Καλλιγείτων, Λεωγείτων, Νευγειτών, Ξενογείτων, Πυττηγείτων, Φιλογείτων ; 5 noms en -γείτος (17 personnes) : Ἀμεινόγείτος, Ἀριστόγείτος, Διόγείτος, Θεόγείτος, Καλλίγείτος.

La majorité des noms en -γείτων proviennent d'Eubée à partir du 5^e/4^e siècle av. J.-C. ; les autres noms se répartissent de façon apparemment arbitraire entre les îles classées dans le volume ;

– Vol. II (Attique) : 14 noms en -γείτων (91 personnes) à partir du 5^e siècle av. J.-C. : Ἀθηνογείτων, Ἀριστογείτων, Διογείτων, Εὐγείτων, Θεογείτων/Θευγείτων/Θουγείτων, Ἡρογείτων Κηφισογείτων, Μνασιγείτων/Μνησιγείτων, Τιμογείτων, Φιλογείτων ; 3 noms en -γείτος (5 personnes) : Ἀριστόγείτος, Διόγείτος, Εὐγείτος ;

– Vol. IIIA (Péloponnèse, Sicile, etc.) : 3 noms en -γείτων (14 personnes) : Ἀριστογείτων, Εὐγείτων, Θεογείτων ; 2 noms en -γείτος (7 personnes) : Ἀριστόγείτος, Καλλίγείτος.

Les données sont très limitées, mais commencent à apparaître au 5^e siècle av. J.-C. ;

– Vol. IIIB (Grèce centrale) : 17 noms en -γείτων ou -γίτων (180 personnes) : Ἀγασσι-, Ἀθανο-, Ἀριστο-, Ἀσωπο-, Δαματρο-, Δεξι-, Διο-, Εὐ-, Θεο-/Θιο-, Καλλι-, Κλιο-, Μενε-, Πυθιο-, Σωσι-, Τιμο-, Φιλο-, Χαρι- ; 9 noms en -γείτος ou -γίτος (47 personnes) : Ἀριστο-, Διο-, Εὐ-, Ἡρο-, Θεο-/Θε-/Θευ-, Καλλι-, Καραια-Καραιο-, Πουθο-, Τιμο-.

Les premières attestations remontent au 6^e/5^e siècle av. J.-C.

Le nombre et la distribution de ces noms sont remarquables. On observe que le Péloponnèse recèle beaucoup moins de données que les autres régions et que la Grèce centrale est beaucoup plus riche de noms en -γείτων que les autres parties de la Grèce, y compris Athènes. En-dehors d'Athènes et de la Grèce centrale, c'est encore l'Eubée, la région importante, où ces noms furent assez populaires. Par ailleurs, il est possible de définir un peu plus précisément la distribution des noms en Grèce centrale. On y trouve 59 personnes avec un nom en -γείτων, pour 34 en Béotie. L'orthographe béotienne normale en -γείτων devient -γίτων et nous trouvons 121 individus portant des noms en -γίτων qui sont tous Béotiens. Il existait des noms identiques en -γείτος ou -γίτος. Pour le type en -γίτος, nous relevons les noms de sept personnes, venant toutes de Béotie ; pour le type en -γείτος, les noms de 40 personnes, dont seulement six sont des Béotiens ; deux sont Thessaliens et 32 Mégariens. Mais, on peut accomplir des dénom-

brements plus généraux. Si nous ajoutons aux noms en -γείτων, non seulement les noms en -γίτων, mais aussi les noms en -γείτος et en -γίτος, nous obtenons un total important de 227 personnes qui portent ces noms. Parmi ceux-ci 168 viennent de Béotie ; il reste 57 individus qui ne sont pas Béotiens et parmi lesquelles les Mégariens constituent le seul groupe appréciable : 32 Mégariens portent des noms en -γείτος et deux autres des noms en -γείτων.

Les chiffres sont assez clairs. Louis Robert avait raison : ces noms apparaissent concentrés à Mégare et en Béotie (à partir du VI^e s. av. J.-C.)¹³. On trouve aussi un très petit contingent à Oropos, qui peut servir de tête de pont pour l'Eubée, où, comme on vient de le voir, un bon nombre de noms de ce type se rencontre.

Encore deux observations. Parmi les composés de -γείτων, Ἀριστογείτων ou Ἀριστογίτων figure parmi les noms les plus fréquents. A Athènes, 17 personnes s'appellent ainsi, alors qu'en Béotie 51 personnes se dénomment Ἀριστογείτων ou Ἀριστογίτων. La disparité apparaît encore plus évidente si l'on sait que nous connaissons les noms de plus de 62000 personnes à Athènes et de moins de 17000 en Béotie. On ne peut donc pas douter que la Béotie soit une terre d'élection pour ces noms. Néanmoins, on pourrait se demander si, comme dans le cas de Παράμονος que nous venons d'étudier, le centre de diffusion ne pouvait pas être plutôt l'Eubée que la Béotie ou la Mégaride. Les chiffres ne soutiennent guère cette hypothèse, mais il y a plus. On sait que les noms en -νδας sont typiques de la Béotie (cf. Ἐπαιμόνδας) ; ainsi, lorsque nous trouvons l'attestation d'un Θεογειτώνδας à Coronée et deux autres de Διογειτώνδας à Orchomène et à Tanagra l'idée d'une contamination tardive des noms en -γείτων par les noms en -νδας vient à l'esprit. Mais lorsque nous trouvons en Eubée, au IV^e-III^e siècle, les noms Διογειτώνδας et Εὐγειτώνδας, alors nous ne pouvons que l'expliquer par une influence béotienne. On doit donc conclure que les noms en -νδας et -γείτος ont leur véritable centre d'origine en Béotie et dans la région de Mégare¹⁴.

8. Avec les ressources fournies par le *Lexicon of Greek Personal Names*, les conclusions que nous avons tirées semblent presque

13. Il existe une attestation ancienne (VI^e s.) du génitif Ἀριστογείτο en Sicile à Selinonte (cf. L. Dubois, *Inscriptions grecques dialectales de Sicile*, Rome, 1989, p. 71, n. 73). Dubois pense à un nom péloponnésien (le père s'appelait Ἀρχαδίων), mais dans une colonie mégarienne une origine mégarienne est sans doute assez probable.

14. Il est possible que -γείτος soit plus proprement une innovation mégarienne ; nous allons revenir ailleurs sur cette formation.

banales ; il n'est plus nécessaire d'avoir les connaissances exceptionnelles de Louis Robert ou son génie pour y arriver. Mais il en découle aussi des conséquences plus générales pour le linguiste. Nous avons examiné le cas d'un nom isolé (Παράμυθος) qui s'est répandu de l'Eubée en Béotie et nous venons de voir que toute une catégorie d'anthroponymes (les noms en -γείτων/-γείτος) est probablement originaire de la Béotie, puis s'est répandue dans les régions voisines : Oropos, Mégare, l'Eubée et de là en Attique. Ni l'un ni les autres n'a trouvé de faveur au Péloponnèse. Mais le fait remarquable, c'est que, dans toutes ces régions, des dialectes différents appartenant à des groupes différents se parlaient : l'éolien en Béotie, le dorien à Mégare, l'ionien en Eubée, l'attique à Athènes. Naturellement on devra apporter davantage de preuves pour qu'une certitude se dégage ; néanmoins on commence à avoir l'impression que ces régions-là ont formé une zone, un *Bund*, anthroponymique. On a même envie de parler de dialectes anthroponymiques et de noter qu'en Grèce les dialectes proprement dit et les dialectes anthroponymiques ne sont pas identiques, car ils peuvent se recouvrir partiellement ou nullement. Le choix anthroponymique apparaît différent du choix dialectal, même si les anthroponymes ont très souvent, mais pas toujours, la phonologie du dialecte local. Ce phénomène doit être reconnu explicitement, car il a des conséquences non seulement pour le linguiste mais aussi pour l'historien. Le linguiste qui étudie les dialectes grecque peut naturellement utiliser le témoignage des anthroponymes, mais il n'aura garde d'oublier qu'elle ne définit pas les frontières du dialecte de la même façon qu'un témoignage lexical. L'historien prudent sait bien qu'il n'est pas aisé d'établir des liens entre les faits dialectaux et la conscience ethnique ou culturelle des locuteurs, mais il sait aussi que le choix des noms que l'on donne aux enfants est conscient et délibéré. Quand on constate que les mêmes noms ont été diffusés dans une région donnée, on doit supposer que des raisons historiques et sociales militaient en faveur de cette diffusion, l'anthroponymie étant liée d'un côté à des faits de langue, de l'autre à des faits de culture. Les linguistes et les historiens, en collaborant, feront bien des découvertes grâce à l'anthroponymie grecque.

La méthode n'est pas nouvelle ; elle est très proche de celle qu'employait Michel Lejeune lorsqu'il étudiait la romanisation du territoire vénète. Mais il y a vingt ans une étude détaillée (et statistique) des données grecques eût été impossible. Aujourd'hui toutes les voies nous sont ouvertes.